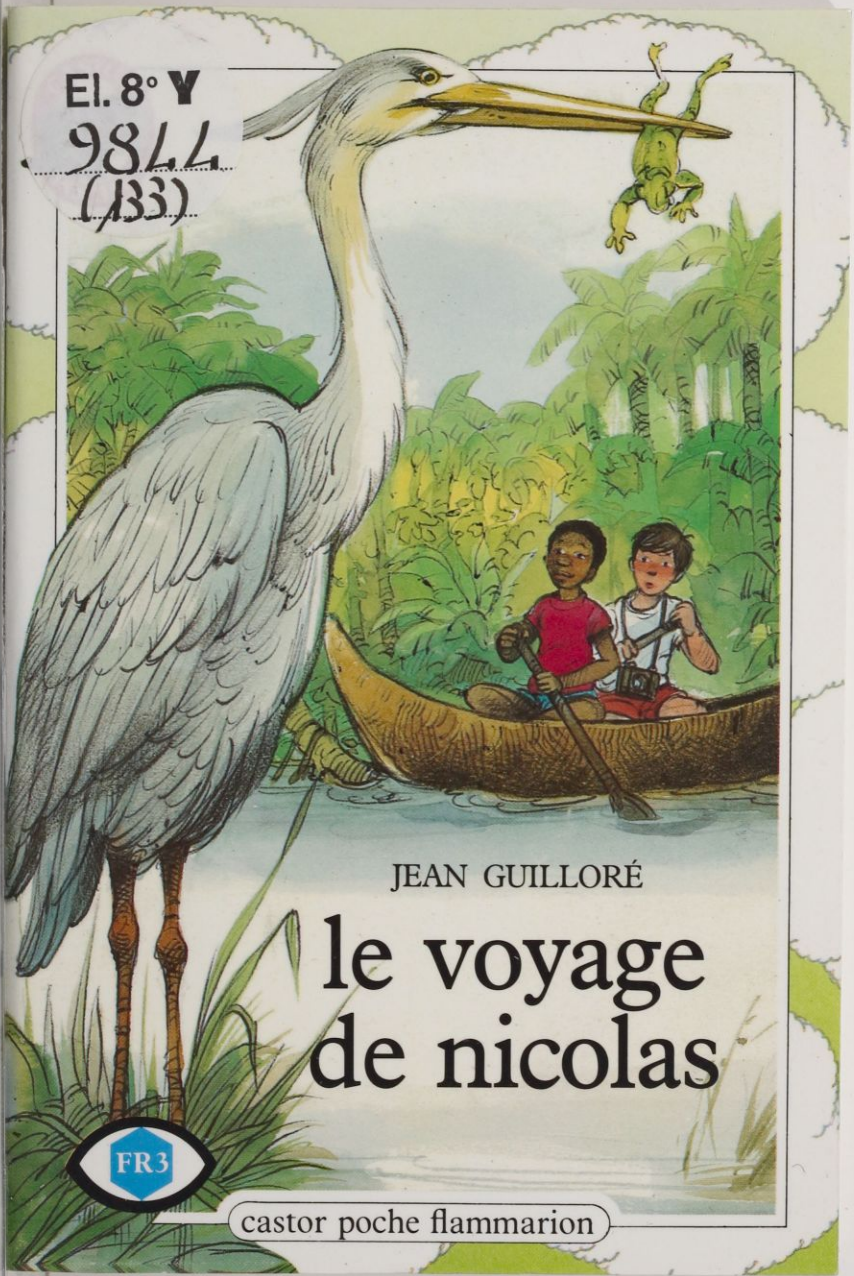
El. 8° Y
9844
(133)



JEAN GUILLORÉ

le voyage de nicolas

FR3

castor poche flammarion

le voyage de nicolas

EL 8°Y
9844
(133)

DI - 31-12-1985 - 37776

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 1985 Castor Poche Flammarion
Pour le texte et l'illustration

JEAN GUILLORÉ

le voyage de nicolas

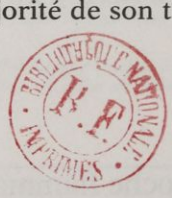


illustrations de
YVES BEAUJARD

castor poche flammarion

Jean Guilloré, l'auteur :
« Je suis né le 28 novembre à Chambéry, Savoie, de parents enseignants. Je les ai suivis en Égypte où ils ont été nommés. J'y suis resté de l'âge de onze ans jusqu'à l'obtention de mon baccalauréat littéraire en 1976. J'avais dix-sept ans.
« Aux études de lettres modernes à Paris, je préférais l'imprévu des petits métiers (assistant-décorateur de théâtre, animateur de salons, de foires, de clubs de vacances, photographe de comédiens... J'ai aussi travaillé en hôpital, entre autre.) Ce qui m'a valu d'être éjecté de la faculté au bout de trois ans.
« J'ai alors fait une école de cinéma. Depuis, je me consacre entièrement à l'audiovisuel. Je travaille surtout pour la télévision. J'ai écrit et réalisé *Le Voyage de Nicolas* en 1984. Les deux jeunes acteurs ont été choisis par moi à Dakar. Le film est déjà passé en Belgique et en Afrique. Le roman du voyage de Nicolas est mon premier livre. C'est Dominique, ma femme, qui m'a poussé à l'écrire. Moi, je n'étais pas sûr de pouvoir... Mais j'ai pris un tel plaisir à l'écrire que j'espère bien que ce ne sera pas le dernier.
« En vrac : j'adore la science-fiction, la planche à voile, les enfants et les copains. »

Yves Beaujard, l'illustrateur, a vécu dix ans aux États-Unis où il a gravé timbres-poste, billets de banque et portraits officiels.
Revenu en France depuis plusieurs années, il consacre la majorité de son temps à la gravure et l'illustration.



Le voyage de Nicolas

Nicolas rêvait si souvent et tellement fort de l'Afrique que ses parents ont finalement décidé de l'emmener avec eux en vacances au Sénégal.

Mais Nicolas est vite déçu. Ses parents ne bougent pas de l'hôtel, il passe sa première semaine à s'ennuyer au bord de la piscine. Il ne voit rien de l'Afrique.

Alors, lorsque le départ du bateau pour la Casamance – leur prochaine étape – est annoncé avec un long retard, Nicolas en profite pour découvrir le port...

Il rencontre Aimé, un jeune Sénégalais d'une dizaine d'années comme lui, qui lui fait visiter Dakar. Nicolas est passionné par les récits de son ami tant et si bien qu'il en oublie l'heure du départ et rate le bateau...

Mais les deux garçons ne sont pas à court d'idées pour rejoindre les parents. Au-delà de la grande aventure qu'ils vont vivre ensemble, ce trajet imprévu en pleine brousse va révéler à Nicolas une Afrique fascinante...



Chapitre 1

Le moment le plus beau, dans un voyage, celui dont j'essaie de garder le souvenir le plus longtemps pour l'évoquer, le soir, avant de m'endormir, c'est celui où les roues de l'avion quittent le sol pour aller se ranger dans la soute.

C'est un moment formidable. Mon cœur se met à battre si vite que j'en ai les oreilles qui bourdonnent.

Je n'ai pris que deux fois l'avion. Mais tous les détails sont restés gravés dans ma mémoire. Je vais vous raconter.

Ça commence de façon pas rigolote,

parce qu'on s'ennuie dans le hall d'embarquement. On attend l'heure du départ, avec tous les autres voyageurs.

L'avion est tout près. On peut le voir, juste derrière la vitre. On pourrait presque le toucher. Mais on n'a pas le droit d'y entrer. C'est long, c'est à chaque fois trop long. Alors, moi, chaque fois que c'est trop long, je m'énerve un peu. Maman déteste que je m'énerve. Elle me dit :

– Tiens-toi tranquille, Nicolas, on n'est pas au cirque, ici!

Ou bien :

– Nicolas, reviens t'asseoir! Est-ce que tu voudrais que les gens pensent que je t'ai mal élevé?

Non, je ne voudrais pas que les gens pensent ça, si ça doit lui faire de la peine, à Maman. N'empêche qu'avant l'embarquement, je ne peux plus tenir en place.

C'est parce que je sais que « mon

grand moment » approche. Alors j'aimerais que les choses aillent plus vite.

Et puis, dès que je commence à vraiment trop m'embêter et à croire qu'on ne partira jamais parce que l'avion est en panne, qu'il y a trop de nuages ou que le commandant de bord est malade, on nous appelle. Ça ne rate jamais.

Là, je cours. Je fonce dans le grand couloir. Et j'arrive toujours le premier à l'avion. Maman n'aime pas quand je pars devant comme ça. Papa, lui, ça l'amuse. Alors il demande à Maman de me laisser faire.

Je donne mon billet à l'hôtesse, elle me dit où est mon siège; elle est un peu surprise que je sois tout seul, alors je ris. Et je vais m'asseoir. Près du hublot parce que c'est la meilleure place.

Papa et Maman me rejoignent quelques minutes plus tard. Bien sûr, eux, ils

se sont fait doubler par tout le monde.

Ensuite, c'est une autre attente ennuyeuse qui commence.

Mais c'est déjà mieux que dans le hall d'embarquement parce que au moins, je suis dans l'avion. Et personne ne réussirait à m'en faire ressortir. Lorsque tout le monde est rentré, les hôtesses et les stewards ferment les portes. Il y a une voix qui demande, dans les haut-parleurs :

« PNC aux portes s'il vous plaît. » Et puis, un peu après : « Veuillez passer sur automatique. »

C'est toujours une voix d'homme. Grave et très sérieuse. Je crois que c'est la voix du commandant de bord. En tout cas, on lui obéit en vitesse.

Ensuite l'avion roule pour aller se mettre en bout de piste. Pendant ce temps les hôtesses et les stewards font une

démonstration des gilets de sauvetage et des masques à oxygène. Ça, c'est plutôt rigolo, c'est un peu comme un spectacle de clowns.

D'ailleurs, souvent, ça les fait rire et ça fait rire des voyageurs. Les stewards font semblant de gonfler leur gilet, mais ça ne marche pas, alors ils font semblant de respirer dans le masque, mais il n'est branché à rien; le tuyau pend en dessous.

A partir de ce moment-là, les passagers se mettent à parler moins fort. Ils restent tous assis, un peu crispés. Ils essaient de prendre des poses décontractées mais j'en vois beaucoup qui n'arrivent pas à cacher qu'ils ont un peu la frousse. Puis le commandant annonce :

– Décollage dans trente secondes.

Alors là, silence complet! On n'entend plus que la musique. Toujours de la musique douce. Et, quelquefois, un pas-

sager qui tousse, ou bien qui rit, mais un peu fort, si bien qu'on sent qu'il a la frousse.

Moi, à partir de cette minute, je commence à retenir mon souffle. Je voudrais que chaque seconde s'imprime dans mon cerveau. Je me concentre fort, fort.

Et tout d'un coup, le commandant ouvre les gaz. Les moteurs se lancent. Ils font un bruit de plus en plus terrible, de plus en plus aigu. Tout l'avion se met à trembler et à vibrer. Il voudrait s'envoler, déjà, mais les freins sont serrés et l'obligent à rester sur place. Il proteste, il s'agite et il frémit comme un poisson dans la main, quand on l'a sorti de l'eau et qu'il voudrait s'échapper.

Les moteurs accélèrent encore.

Je pense qu'ils vont arracher les ailes, à tirer si fort. J'aime bien penser à des

choses un peu effrayantes, comme celles-là, même si je n'y crois pas vraiment. Ça rend « mes grands moments » encore plus excitants.

Alors le commandant lâche les freins et l'avion se met à rouler. Lentement, d'abord, et puis de plus en plus vite. Au bout de quelques secondes il roule à toute vitesse. Pourtant il ne s'envole pas.

Je me dis : « Mince, on est trop lourds, on ne pourra pas décoller! On arrive au bout de la piste, le commandant va vouloir freiner, mais il sera trop tard, et on va s'écraser dans l'herbe! »

... Ça aussi, c'est une pensée qui fait de l'effet!

Et la manœuvre attendue arrive. L'avant de la cabine s'élève vers le ciel, on se retrouve un peu écrasé sur le dossier de son siège. Le bruit des pneus

sur les plaques de ciment de la piste : « Tagadoum, tagadoum! » diminue. Et hop! Les énormes roues arrière suivent les petites roues avant dans l'air. On ne roule plus, on vole!

Ouf! Tout s'est bien passé!

Peu après, les voyageurs, qu'on n'a pas entendus depuis le décollage, se remettent à parler. Dans le hublot, le paysage diminue à toute vitesse. C'est généralement le moment que Maman attend pour dire à Papa en soupirant :

– Vraiment, je déteste les décollages!

Moi, j'adore ça. Surtout que cette fois-ci, je savais que les roues, qui venaient de se ranger dans la soute, n'en ressortiraient que pour se poser en Afrique!

*
**

L'Afrique! J'en avais rêvé tellement souvent et tellement fort! La veille du

départ je n'osais pas encore croire que, réellement, j'étais sur le point d'y aller.

Papa et Maman avaient prévu ce voyage depuis longtemps. Maman disait :

– Ce sera comme une seconde lune de miel.

Lune de miel... Ah oui? Ils comptaient partir sans moi!

Je n'étais pas d'accord, vous pensez bien. Je n'avais rien contre leur idée de lune de miel tous les deux tout seuls. Mais pas en Afrique! Pas si moi je devais encore une fois passer les vacances à Paris avec Mamie pour me garder, et m'embêter sur la dalle du centre commercial avec les copains. J'aime bien Mamie mais, quoi! On ne s'amuse pas beaucoup avec elle! Elle est un peu vieille et elle est très sourde.

Alors j'ai proposé aux parents :

– Vous, vous partez pour votre lune de miel avec Mamie, et vous m'envoyez, moi, en Afrique. Comme ça, je ne vous embêterai pas, et je reviendrai content et bronzé.

Papa a ri. Pas Maman.

Elle n'a pas compris que je plaisantais. Elle s'est fâchée, elle a dit que j'étais ingrat et égoïste.

Ensuite, il n'a plus été question de l'Afrique pendant un long moment. Pourtant, j'en rêvais si fort, de ce voyage, que ça se lisait sur mon visage, j'en suis sûr.

On était en octobre, le voyage des parents était prévu pour Noël. J'ai décidé d'être irréprochable. Jamais, je crois, je n'ai été aussi attentif en classe, jamais je ne me suis autant appliqué pour mes devoirs. Les copains avaient du mal à comprendre pourquoi je travaillais au-

tant. Je n'ai pas de secrets pour mes copains. Mais, cette fois, je ne leur ai pas expliqué mes raisons. Un espoir aussi gros que celui-là, il ne faut pas en parler. On risque de tout gâcher et, s'il s'effondre, d'être encore plus malheureux que si on l'avait gardé secret au fond de sa tête. J'ai tenu presque deux mois.

Le soir, au dîner, c'était terrible de résister. Je guettais, sans en avoir l'air, l'expression des parents, dans l'espoir de découvrir un signe sur leur visage.

Alors, Papa me souriait. Je crois qu'il avait compris mes inquiétudes. Mais il ne pouvait rien faire. Pas encore.

Maman faisait semblant de ne rien voir.

Pourtant, elle devait se douter, elle aussi, que je n'avais pas abandonné la partie. Elle me connaît bien, Maman.

Je ne disais rien, je me montrais

joyeux, tranquille, insouciant. Après dîner, j'annonçais gaiement que j'allais faire mes devoirs et me coucher. Ils étaient contents. En fait, je ne me couchais pas tout de suite. Aussitôt mon travail terminé, hop! j'attrapais mes livres sur l'Afrique et je m'allongeais sur mon lit pour les regarder. Surtout un. Avec des photos. Un livre sur le parc national du Niokolo-Koba.

Le Niokolo-Koba, c'est une réserve d'animaux, au Sénégal. J'en avais déjà entendu parler dans *Spirou*. Dans ce livre on voyait des lions, des singes, des gazelles de toutes sortes, des phacochères qui sont des sangliers un peu bizarres, et des éléphants. Des éléphants d'Afrique, bien sûr, ceux qui ne sont pas très grands, pas très gros, mais qui ont de grandes défenses et de grandes oreilles marrantes, toujours pleines de trous quand ils sont vieux.